



**KRIS  
NELSCOTT**

# Justice de rue

traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Benoîte Dauvergne

 ***l'aube***  
**NOIRE**



JUSTICE DE RUE

La collection *L'Aube noire*  
est dirigée par Manon Viard

L'éditeur remercie le Centre national du livre  
pour son soutien à cette publication

Titre original: *Street Justice*

© Kristine K. Rusch, 2014

© Kristine K. Rusch, 2020

© Éditions de l'Aube, 2020  
pour la traduction française  
[www.editionsdelaube.com](http://www.editionsdelaube.com)

ISBN 978-2-8159-3970-6

Kris Nelscott

## **Justice de rue**

roman traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Benoîte Dauvergne

*éditions de l'aube*

## DE LA MÊME AUTEURE

*Dans la même série, chez le même éditeur*

LA ROUTE DE TOUS LES DANGERS, 2018

À COUPER AU COUTEAU, 2018

BLANC SUR NOIR, 2018

LES FAISEURS D'ANGES, 2019

QUE LA GUERRE SOIT AVEC NOUS!, 2019

QUATRE JOURS DE RAGE, 2019

*À la mémoire de Bill Trojan.  
Bill, ce livre n'aurait jamais existé sans ton aide généreuse  
et cela me brise le cœur que tu ne sois pas là pour le lire.*





Martin S. Gerber, coroner spécial adjoint :  
« Vous sentez-vous menacé par ces poursuites ? »

Kermit Coleman, avocat d'un membre du Black Panther Party :  
« C'est cette société qui me menace.  
Je me sens menacé en permanence. »

RAPPORT DE L'ENQUÊTE DU CORONER SUR LA MORT  
DES BLACK PANTHERS FRED HAMPTON ET MARK CLARK,  
6 JANVIER 1970.



Nouveau mois, nouvelle année, nouvelle décennie. J'étais parvenu à me convaincre, je ne sais comment, que le premier lundi de janvier 1970, je me sentirais mieux. Que tout irait mieux.

Cependant, ce premier lundi était passé et je me sentais toujours aussi à cran, à deux doigts de craquer, tandis que, de son côté, le monde autour de moi s'écroulait.

J'ouvris la fenêtre du salon de mon petit appartement puis reculai. Personne ne me voyait. Il était fort probable que j'étais la seule personne présente dans le quartier en ce jour de semaine. Par un froid pareil, même les gamins des rues restaient à l'abri.

La faible lumière du soleil de janvier éclairait à peine les trois voitures en panne à moitié enfouies sous la neige. Les chasse-neige, ceux qui avaient pris la peine de passer, les avaient contournées. Aucun des trottoirs de ce côté de la rue n'était déblayé non plus. Chaque fois que j'éprouvais une pointe de remords à cette idée, je me promettais de demander à mon fils Jimmy et ses copains de déblayer les trottoirs, mais je n'allais jamais au bout du processus !

Je ne passai pas non plus à l'acte maintenant, alors qu'un peu d'exercice m'aurait fait du bien. Cela n'aurait pas été pire que de rester enfermé dans cet appartement où il faisait aussi chaud que dans un four.

Je me plaignais depuis plus d'un an, mais le propriétaire n'avait toujours pas réparé le chauffage. Le radiateur dégageait assez de chaleur pour embraser l'étage tout entier. Depuis mon emménagement à Chicago, j'avais appris que la plupart des radiateurs sont équipés d'un bouton permettant de régler la quantité d'eau chaude

qui circule à l'intérieur. Celui-ci n'avait aucun équipement de ce genre, et le propriétaire refusait de s'en occuper. Du coup, j'ouvrais les fenêtres chaque fois que j'étais chez moi afin de laisser entrer la froide brise hivernale.

Ce matin, alors que je conduisais les enfants à l'école, une voix de baryton aimable mais inconnue m'avait annoncé sur WVON, la station de rhythm' and blues, que la température maximale oscillerait aujourd'hui entre moins onze et moins quinze, mais la ville paraissait tellement gelée dans le vent qui soufflait déjà très légèrement que les moins onze degrés relevaient à mon avis de la pure utopie.

J'avais déjà retiré et jeté sur le canapé le pull à torsades qu'Althea Grimshaw m'avait tricoté pour Noël. Je le remettrais quand je ressortirais. En principe, je ne portais jamais ce genre de pull mais celui-ci me plaisait, même si je ne le portais que les jours de congé. Les jours de congé froids.

Comme on était mardi, je n'aurais pas dû être en congé. J'aurais dû travailler. Quelques affaires rapides à boucler et bien payées m'attendaient dans des dossiers négligemment empilés sur la table de la troisième chambre qui me servait de bureau. Mais je ne parvenais pas à trouver le courage d'y entrer.

Ces derniers mois m'avaient salement fragilisé.

Au cours de mes récentes enquêtes, j'avais dû m'occuper d'un tas de restes humains, d'affaires jamais élucidées et de familles dont les proches avaient disparu. C'était moi qui avais dû annoncer la nouvelle à la plupart de ces personnes, en me demandant à chaque fois si mon interlocuteur allait se mettre à sangloter de soulagement en apprenant que l'être adoré était bel et bien mort, ou bien me hurler de foutre le camp immédiatement. Ces cris s'accompagnaient habituellement de quelques objets volants – ceux qui lui tombaient sous la main – et il était arrivé qu'on braque sur moi une arme de poing tremblante, mais chargée, avec l'intention très réelle de s'en servir.

J'avais moi-même pris l'habitude de porter une arme sous mon manteau, et je craignais vraiment de finir par me retrouver impliqué dans une fusillade avec une personne endeuillée. Certains de mes amis avaient été attaqués sur notre lieu de travail durant l'automne

dernier. Il nous paraissait donc plus prudent de garder une arme à portée de main. Néanmoins, cette idée me mettait mal à l'aise.

Cela ne m'avait pas empêché de porter une arme sur moi pendant des semaines. Je l'avais rangée dans mon coffre-fort le mois dernier, mais j'en conservais toujours une autre dans la boîte à gants de mon fourgon, au cas où.

Les affaires de l'automne dernier s'étaient acharnées à faire resurgir un passé désagréable, mais le présent ne valait pas beaucoup mieux. Deux importants procès avaient lieu en ville. Le procès pour complot des Sept<sup>1</sup> de Chicago en était à son troisième mois, et les équipes de tous les journaux nationaux n'en perdaient pas une miette. J'évitais le Federal Building depuis des semaines de peur de croiser une personne de ma connaissance, ou que, d'une façon ou d'une autre, ma tête apparaisse dans un bulletin d'informations nationales et qu'un gêneur me reconnaisse.

L'autre affaire judiciaire bénéficiait d'une couverture moindre mais avait plus d'importance, même si ce n'était pas un procès dans le sens *Perry Mason* du terme. Dans le bâtiment du tribunal, à huit kilomètres du vaste cirque des Sept, le bureau du coroner du comté de Cook enquêtait sur les morts de Fred Hampton et Mark Clark, deux membres des Black Panthers, en décembre dernier.

J'étais allé visiter l'appartement où Clark et Hampton avaient été assassinés. La police n'ayant pas scellé le bâtiment après la raffe, les Black Panthers avaient ouvert l'appartement au public. Des milliers de personnes l'avaient traversé au cours des treize jours qu'il avait fallu à la police pour en interdire l'accès.

Nous avons tous relevé les preuves très claires de l'entrée de ces flics par effraction, qui avaient tiré tout azimut une centaine de balles sur les jeunes gens endormis, avant de prétendre que ceux-ci avaient fait feu les premiers. Deux jours plus tôt, l'homme maintenant à la tête du Black Panther Party dans l'Illinois, Bobby

---

1. Le «procès des Huit» de Chicago devint celui des «sept» après que le juge Hoffman ait décidé de dissocier un des inculpés, Seale, pour l'envoyer devant la cour fédérale de New Haven.

Rush, avait, lors d'une conférence de presse, apporté la preuve que Hampton avait été drogué, donc incapable de se réveiller, même quand les flics avaient cassé la porte.

L'échange de coups de feu qui, d'après les flics, avaient provoqué leur réaction excessive, n'avait jamais eu lieu, et l'enquête judiciaire en cours ne faisait que répondre à la demande de la communauté qui exigeait que quelque chose soit fait. Et il ne s'agissait pas seulement de la communauté noire. Toutes les organisations sociales, les églises pleines de bonnes intentions, tous les activistes – noirs et blancs – avaient réclamé une enquête sur les actions de la police. Les indices dans ce seul appartement montraient très clairement qu'une violente attaque avait eu lieu, mais que ses auteurs n'étaient pas les Panthers.

La police avait fait de son mieux pour les exterminer.

Toute cette histoire, sans parler de l'enquête du coroner, ne cessait de me tracasser. Compte tenu des affaires épouvantables que j'avais en outre bouclées la veille de Noël, il n'était pas étonnant que je sois sur les nerfs.

Et puis il y avait toutes ces affaires pressantes que je devais sans cesse refuser. Tim Minton, un des coroners *de facto* de la communauté noire, m'avait demandé d'apporter un témoignage d'expert lors de l'audition des Panthers. Minton, sachant que j'avais vu beaucoup de scènes de crime, était persuadé que je pouvais aider l'affaire des Panthers à avancer. Il était également au courant que j'avais visité la scène de crime deux fois ; la première, seul, la seconde, avec les aînés des enfants Grimshaw.

Je ne pouvais pas accepter d'aider Minton mais il m'était impossible de lui expliquer pourquoi. Je vivais à Chicago sous un nom d'emprunt grâce à mes amis Franklin et Althea Grimshaw. Les gens d'ici pensaient que j'étais Bill Grimshaw, un homme portant le surnom bizarre de Smokey. Seules quelques personnes connaissaient mon vrai nom – Smokey Dalton – et elles étaient encore moins nombreuses à savoir que Jimmy n'était pas mon fils biologique.

Je l'avais adopté de manière pas tout à fait légale après l'avoir obligé à quitter Memphis deux ans plus tôt. Il avait vu l'assassin du docteur Martin Luther King et savait donc qu'il ne s'agissait

pas de James Earl Ray. J'étais convaincu, et je le suis toujours, que si ses assassins découvriraient où se trouvait Jimmy, il ne passerait pas la journée.

Jim avait dix ans au moment des événements. Comme il allait en faire douze dans dix jours, les Grimshaw et moi organisons une fête surprise le week-end prochain. Jusqu'à ce qu'il vienne vivre à Chicago, Jimmy n'avait jamais eu droit à une fête, ni même à un semblant d'anniversaire.

En fait, sa mère l'avait abandonné une semaine avant ses dix ans – un coup violent qui, je l'espérais, ne l'obséderait pas autant que l'an passé.

Puisque j'étais incapable de me mettre au travail aujourd'hui, je pouvais toujours organiser la fête de Jimmy. Et si je passais à The Little Shoppe, sur E. 71<sup>st</sup> Street ? J'y trouverais une carte d'anniversaire appropriée pour un gamin noir, puis je m'achèterais de quoi déjeuner chez un des traiteurs du coin. Peut-être même que je pourrais rapporter du poulet frit pour le dîner. Si je faisais suffisamment durer les courses, j'en aurais pour jusqu'à la fin de l'école, et Jim et moi pourrions ensuite nous reposer à la maison.

Je m'attaquerais demain à la pile d'enquêtes que je devais mener pour Bronzeville Home, Health, Life and Burial Insurance. Peut-être que, d'ici la semaine prochaine, je pourrais dire à Laura Hathaway que j'étais prêt à recommencer à inspecter des maisons pour la Sturdy Investments.

Rien que d'y penser, j'en frissonnais. J'allais vraiment devoir digérer les événements des derniers mois, sinon Jimmy et moi finirions vite sur la paille.

Le téléphone sonna alors que cette pensée me traversait l'esprit. Au milieu de la journée, je répondais toujours par « Bureau d'enquête, j'écoute ? » car mon entreprise n'avait pas vraiment de nom. Je ne voulais pas associer le nom de Grimshaw à mon travail – c'était déjà moche de l'utiliser pour tout le reste –, et je ne souhaitais pas la baptiser autrement. Je disais aux gens que je faisais des petits boulots, mais tout le monde savait que j'étais un détective privé sans licence.

Avant, je répondais toujours par un simple « Oui ? », mais trop de gens raccrochaient aussitôt et rappelaient dans la foulée. J'avais fini par céder à une sorte d'usage.

Malgré tout, les gens continuaient à se poser des questions. Et c'était un peu risqué, étant donné mon absence de licence.

« Euh, fit une voix féminine à l'autre bout du fil, êtes-vous Bill Grimshaw ? »

C'était donc une personne que j'avais connue en dehors du travail. La plupart des gens qui avaient fait appel à mes services m'appelaient soit monsieur Grimshaw, soit Smokey. Je préférais Smokey.

« En effet, répondis-je, un peu sur mes gardes.

— Oh, tant mieux, dit-elle, l'air soulagée. Je suis Darlene Pellman. »

Son identité mit trop de temps à me revenir, aussi elle ajouta :

« Vous savez, le programme de soutien scolaire. »

Je souris de façon qu'elle le perçoive dans ma voix.

« Madame Pellman ! Je suis désolé. J'ai eu une journée tellement chargée.

— Je vous en prie. Ce n'est pas comme si nous nous croisions tous les jours ! »

Cette femme paraissait d'une gaieté à toute épreuve. Je me souvenais d'elle à présent. C'était l'épouse d'un des amis de Franklin, une joyeuse force de la nature aux cheveux roux qu'elle lissait au fer puis recourbait comme le faisaient les femmes blanches. Mère de trois garçons, elle était terrifiée à l'idée qu'ils soient recrutés par les gangs du quartier. Elle nous avait aidés, Franklin et moi, à monter ce programme de soutien scolaire qui apportait à nos enfants davantage de connaissances à proprement parler que l'école publique dans laquelle ils étaient inscrits.

« Que puis-je faire pour vous, madame Pellman ? »

Il fallait espérer qu'elle ne m'appelait pas pour une nouvelle affaire.

Comme un tas de familles inscrites au programme, la sienne avait du mal à joindre les deux bouts, et les aînés préféraient gagner de l'argent plutôt que d'apprendre. Nous étions parvenus à garder la plupart d'entre eux au sein du programme jusqu'à maintenant, mais



il fallait mener un combat quotidien contre l'argent prétendument facile que les gangs ramenaient dans le quartier.

« J'ai lu quelque chose dans le *Defender* d'hier, dit-elle, et j'ai tout de suite pensé à vous pour cette mission ; mais je me suis dit qu'il valait mieux vous demander avant de proposer votre nom. »

Mon nom était souvent mentionné dans les affaires rapportées en premier par le *Chicago Defender*. Ce n'était pas seulement le journal noir de la ville, il avait des abonnés dans tout le pays. J'avais commencé à le lire bien avant de venir habiter à Chicago. Ces mentions dans le *Defender* faisaient partie des nombreuses raisons pour lesquelles je me félicitais d'avoir changé de nom, mais je continuais à craindre qu'une personne y parle plus longuement de moi et qu'une ancienne connaissance le lise ce jour-là.

« Quelle mission ? »

Je n'aimais pas ce mot. Il m'attirait toujours des tas d'ennuis.

« Alors voilà, répondit rapidement madame Pellman, et je compris qu'elle était nerveuse. La Société de développement économique de Chicago cherche des personnes pour diriger le programme Villes modèles, et il est demandé aux organisations communautaires de proposer les noms de candidats potentiels. Je sais de source sûre que la rémunération des postes supérieurs est tout à fait correcte, plus élevée que ce que la plupart d'entre nous gagnent par ici, et comme notre quartier est un quartier cible...

— Pourquoi ne vous proposez-vous pas, madame Pellman ? »

Travailler pour un organisme gouvernemental était bien la dernière chose dont j'avais envie, surtout s'il s'agissait d'un organisme de Chicago.

« Oh, monsieur Grimshaw ! Je n'ai pas travaillé à plein temps depuis la naissance des garçons. En plus, je suis une simple serveuse. Une femme noire qui a tout juste terminé le lycée ? Je ne les intéresserais pas. Vous, en revanche, vous avez manifestement de l'instruction et vous avez travaillé pour ce promoteur immobilier...

— Je suis sûr que toutes les personnes associées au programme de soutien scolaire seraient ravies de vous recommander, madame Pellman. »

Je n'avais aucune envie d'entendre ce qu'elle savait exactement sur moi. Les mots qu'elle venait de prononcer me mettaient déjà dans tous mes états. Je pris donc grand soin de décliner son offre. Exactement comme j'avais dit non à Tim Minton. Plus je jouais un rôle actif dans cette communauté, plus celle-ci cherchait à me recruter pour effectuer des missions que j'étais obligé de refuser, sans pouvoir expliquer pourquoi.

« Monsieur Grimshaw ? »

Tout à coup, j'entendis un cliquetis, un bourdonnement puis juste le bruit d'une rue. Enfin, une voix de garçon s'écria : « Oncle Bill ? » Et mon cœur se figea.

La voix professionnelle d'une femme intervint alors, forte et importante.

« Je suis l'opératrice. Acceptez-vous un appel urgent de Keith Grimshaw ? Son coût sera facturé sur votre compte. »

Keith ? Je jetai un coup d'œil à l'horloge accrochée au mur de la cuisine semi-ouverte. Il était midi trente-cinq. Il aurait dû être à l'école.

« Oui, répondis-je. Oui.

— Oncle Bill ? »

La voix de Keith paraissait encore lointaine.

« Je transfère les frais d'appel », annonça l'opératrice.

J'entendis un nouveau clic, puis la voix de Keith.

« Oncle Bill, c'est Jimmy qui voulait que je t'appelle. C'est une urgence. Les gens m'ont dit d'utiliser un téléphone public, mais j'ai pas d'argent. Je pensais que l'appel serait gratuit, mais la dame a dit seulement si j'appelais la police, et Jimmy m'a demandé de pas faire ça.

— Madame Pellman, j'ai besoin de la ligne. Excusez-moi.

— Mais non, je vous en prie », me répondit-elle avant de raccrocher.

Je poussai un petit soupir. Je n'aurais peut-être pas dû gaspiller cette précieuse seconde en politesses avec elle, mais je ne tenais pas à passer pour un goujat.

« Où es-tu ? demandai-je à Keith.

— Au Starlite Hotel. »

Je secouai légèrement la tête, incapable de comprendre ce qu'il venait de dire. Allez savoir pourquoi, je m'attendais à entendre qu'il était dans la cour de récréation et que Jimmy s'était encore bagarré avec les Blackstone Rangers, ou pire encore. Mais dans ce cas, l'école ne m'aurait-elle pas appelé ?

Le Starlite Hotel. Je visualisais bien son enseigne au néon décolorée, mais je ne parvenais pas à le situer. Je ne voyais d'ailleurs pas du tout pourquoi les garçons se trouvaient dans un hôtel à cette heure de la journée, ce qu'ils y faisaient et pourquoi personne n'avait autorisé Keith à me téléphoner. Et d'ailleurs, pourquoi ce n'était pas Jimmy qui m'appelait directement ?

« Il se trouve à une rue de l'école, dit Keith. Tu sais, près du Starlite Café. »

Je vis alors de quel bâtiment il me parlait. Cet établissement était un des meilleurs hôtels noirs dans les années trente, mais aujourd'hui, il s'agissait d'un hôtel de passe peuplé d'alcooliques, de toxicomanes et de putains.

« Qu'est-ce qui se passe, Keith ? Où est Jimmy ?

— Il est là-haut. »

Étonnamment, Keith paraissait au bord des larmes.

« Il m'a demandé de t'appeler. J'étais même censé téléphoner à miss Hathaway si nécessaire et lui dire que c'était une urgence et qu'elle devait te chercher. Il voulait que je te dise que Lacey a des problèmes. »

Je faillis jurer à voix haute. J'aurais dû le voir venir. Tout était clair maintenant.

« J'arrive tout de suite. Reste dehors. N'entre pas dans cet hôtel, tu m'entends ? Attends-moi. »

Je raccrochai sans lui laisser le temps de répondre. J'attrapai mes clés et mon épais manteau d'hiver, puis je courus jusqu'à la porte et appuyai seulement sur le bouton de la poignée en partant. Ce qui revenait sans doute à inviter les cambrioleurs à entrer, mais qu'importe.

La sœur aînée de Keith, Lacey, avait des problèmes, et si je ne la retrouvais pas très vite, il se pourrait qu'on ne la revoie plus jamais.

Sortant à toutes jambes de l'immeuble, je glissai sur les marches verglacées mais parvins à attraper la rampe en métal gelée avant de m'étaler. Je pris une profonde inspiration hachée, en colère contre moi-même d'avoir glissé et à cause d'un tas d'autres choses. J'aurais pu empêcher que cela arrive. J'aurais pu sauver Lacey. Au lieu de ça, j'avais cru... quoi ? Que sa bonne éducation la protégeait ?

Peut-être l'avais-je vraiment cru. Parce que je n'avais pas le choix.

Je descendis du trottoir et marchai sur la neige couverte de glace jusqu'à l'allée longeant le bâtiment. La neige craquait sous mes pieds puis se glissait dans mes chaussures. Je n'étais pas habillé pour ce temps : j'avais laissé le pull là-haut et je portais des mocassins, nom d'un chien ! Mais il n'y avait pas une seule seconde à perdre.

Je tripotai mes clés en essayant tant bien que mal de courir, le cœur battant. J'avais fermé le fourgon à clé car celui qui laissait quoi que ce soit déverrouillé dans cette partie de la ville était sûr de se le faire voler. Je m'en voulus tout de même d'avoir pris cette peine car chaque seconde qui s'écoulait était une seconde que Lacey – et peut-être Jimmy – ne pouvait pas se permettre de perdre.

Je savais ce qui se passait. Jimmy essayait de me le faire comprendre depuis des mois et je ne l'avais pas vraiment écouté. Je pensais que c'était de la paranoïa. Il n'arrêtait pas de dire que Lacey finirait comme sa mère, et comme un véritable abruti, je m'étais persuadé qu'il exagérait.

Je parvins par miracle à déverrouiller la portière du fourgon et rampai à l'intérieur. Prochaine étape : faire en sorte de ne pas noyer le moteur. Ce stupide engin n'aimait pas les températures glaciales, ce qui ne le rendait pas tellement fonctionnel en plein cœur de l'hiver à Chicago ! Je projetais régulièrement de vendre ce tas de ferraille, mais j'en avais besoin pour travailler et je ne parvenais pas totalement à décider de m'en débarrasser. Et je ne pouvais pas non plus m'en offrir un autre.

Le moteur démarra immédiatement, mais je fus assez raisonnable pour ne pas passer tout de suite la marche arrière. Ce stupide fourgon avait déjà calé des dizaines de fois, toujours quand j'étais pressé, bien entendu.

Je profitai de ce que le moteur chauffait pour me pencher vers la boîte à gants et sortir mon arme. Je vérifiai si elle était chargée mais ne retirai pas le cran de sûreté. Ensuite, je rangeai le pistolet et un chargeur supplémentaire dans les poches de mon manteau. Par chance, le pistolet que j'utilisais était conçu pour rester caché sans risquer de partir. Je choisisais en général de ne pas m'en servir. Je détestais porter une arme de cette façon, mais je ne voyais pas d'autre solution pour le moment.

Je passai brutalement la marche arrière et le fourgon recula dans l'allée en zigzaguant sur le verglas. Ces deux hivers à Chicago avaient amélioré ma conduite hivernale, mais je n'étais pas aussi doué que les autochtones. J'avais passé la majeure partie de ma vie d'adulte à Memphis, où personne ne savait conduire dans ces conditions. Je restais en général à la maison quand le temps était mauvais.

À présent, j'allais devoir conduire prudemment afin d'atteindre le Starlite Hotel avant que Lacey ne disparaisse. Et il faudrait que je le fasse sans attirer l'attention des deux ou trois flics à qui il arrivait de passer dans le quartier du South Side. Ce serait bien ma veine si l'un d'eux me faisait signe de m'arrêter et me trouvait aussi fébrile, une arme chargée dans la poche.

Par chance, j'empruntais cette route presque tous les jours, voire deux fois dans la même journée, et je la connaissais bien. Après

avoir quitté le quartier, je roulerais sur des chaussées suffisamment déblayées et salées pour qu'il ne reste plus beaucoup de verglas. En outre, la circulation serait presque inexistante à cette heure de la journée, et je savais à quel moment franchir le premier feu pour ne tomber ensuite que sur des signaux verts.

Je me concentraï sur ma conduite afin de ne pas réfléchir à ce qui pouvait arriver à Lacey. « *Treize ans, l'âge de déraison* », aimait à répéter Franklin. Il ne croyait pas si bien dire. Au cours des deux dernières années, le corps de sa petite fille était devenu celui d'une femme, et Lacey aimait bien exhiber ses formes. Elle portait des tenues inappropriées qu'elle empruntait à des copines, se maquillait trop et ne pensait qu'aux garçons. Souvent, quand je passais la prendre après l'école, elle avait à peine eu le temps de se démaquiller et ajustait la tenue plus discrète qu'elle portait le matin en quittant la maison et qui avait passé la journée dans son casier.

D'après Jimmy, Lacey traînait avec de mauvaises personnes et séchait parfois les cours. Il n'avait cessé de me prévenir qu'elle finirait mal et je ne l'avais pas écouté. Je pensais que l'attitude de Lacey faisait simplement resurgir en lui les craintes que lui inspirait sa mère.

Depuis qu'il était tout petit, Jimmy l'avait toujours vue se prostituer. Elle était tombée enceinte au lycée – si ce n'était pas au collège ! – et le père du bébé l'avait aussitôt abandonnée. Comme sa famille l'avait jetée dehors, elle avait élevé seule le frère de Jimmy, Joe, et essayé de joindre les deux bouts en faisant des passes.

À l'époque où elle était tombée enceinte une deuxième fois, elle recevait deux ou trois clients par nuit. Elle ignorait totalement qui était le père de Jimmy, et celui-ci n'avait donc jamais appris qu'il avait un fils. Elle n'avait cessé de disparaître au cours de son enfance, mais son grand frère s'était occupé de lui jusqu'à ce qu'il commence à fréquenter les gangs et à vendre de la drogue. La dernière fois que la mère de Jimmy avait disparu, Joe avait déjà quitté la maison.

Jimmy était resté dans leur appartement miteux jusqu'à ce que le propriétaire l'expulse, et le gosse avait finalement été obligé de me raconter ce qui s'était passé. À ce moment-là, je n'étais encore que le type qui s'inquiétait pour ce gamin des rues et lui apportait un repas de temps en temps. J'avais essayé de lui trouver un foyer permanent, mais l'assassinat de Martin avait tout bouleversé et nous avait amenés ici.

Je m'étais donc persuadé que c'était ce traumatisme qui faisait tirer à Jimmy des conclusions trop hâtives sur Lacey. Je ne l'avais pas pris au sérieux, j'avais trouvé une justification facile à son inquiétude et je ne m'étais pas montré attentif.

Pourtant, j'aurais dû l'écouter. Jimmy était un des gamins les plus intelligents que j'aie jamais rencontrés. Il voyait toujours les choses que je voulais lui cacher, les choses que *je* ne voulais pas voir. Notre dernière conversation au sujet de Lacey remontait à octobre – octobre, bon sang ! Jimmy avait alors employé le langage appris de sa mère pour décrire la situation d'une façon qui m'avait mis si mal à l'aise que je n'avais pas cherché à aborder le sujet par la suite.

Alors que je retournais le problème dans ma tête, je songeai à la proximité du Starlite avec l'école. Chicago comptait plus de cinq cents écoles publiques et tout le monde se moquait que celles de la Black Belt se situent dans des quartiers mal famés. Je n'avais moi-même jamais vraiment réfléchi au fait que le Starlite se trouve aussi près d'une école qui associait primaire et collège, persuadé que le véritable problème pour les gosses, c'étaient les gangs du quartier.

Après tout, pourquoi des clients de prostituées, des macs et des voleurs à la petite semaine s'intéresseraient-ils à des enfants ?

Maintenant, c'était évident.

Je tournai à droite juste avant d'atteindre l'école et le fourgon zigzagua à nouveau. Les rues étaient plus glissantes ici, et je devais faire attention à ne pas commettre une erreur fatale. Le Starlite était pourvu d'un parking, mais comme il n'avait pas été déblayé depuis la dernière tempête de neige, je me garai en oblique devant le restaurant. À peine à l'arrêt, je bondis dehors, claquai la portière

du fourgon et filai sans la fermer à clé. Ici, la glace sur le trottoir s'était brisée en gros morceaux. Je continuai à courir et priai pour ne pas tomber en l'entendant craquer sous mes pas. Je ne voyais Keith nulle part. Ni le moindre téléphone public.

Je jurai bruyamment. Bien sûr que je n'en voyais aucun ! Les établissements comme le Starlite avaient des téléphones à tous les étages au cas où des résidents indigents auraient besoin de passer un coup de fil. Keith m'attendait à l'intérieur. Ou peut-être qu'il était allé chercher de l'aide à l'école. J'espérais de toutes mes forces qu'il ne se trouve pas à l'intérieur du Starlite. Parce que j'ignorais totalement ce que j'étais capable de faire si je trouvais un sale type en train de peloter Lacey.

La porte vitrée du Starlite était jaunie par la fumée de cigarette... et le temps. Impossible de voir à l'intérieur. Je sortis mon arme et tournai la poignée d'un coup sec. À peine entré dans le vestibule, je fis sauter le cran de sûreté de mon arme.

À cause de la fumée de cigarette et du faible éclairage, on y voyait difficilement. L'endroit puait l'alcool, la sueur et le sperme. À ma droite se trouvait la réception, si on pouvait appeler cet endroit ainsi.

Je pointai mon arme sur l'homme installé derrière le comptoir. Il leva les mains, les yeux hagards.

Je m'apprêtais à lui ordonner de me laisser entrer dans la chambre où se trouvait Lacey quand je perçus un mouvement. À côté du comptoir se trouvait un escalier que descendaient Jimmy et Keith en aidant Lacey à poser un pied devant l'autre, dans un douloureux mouvement.

Les pans de son chemisier étaient à moitié ouverts, dévoilant le liseré d'un soutien-gorge blanc. Elle portait une jupe si courte que je crus d'abord qu'on la lui avait arrachée. Les bottes go-go dont elle était chaussée semblaient avoir été conçues par Jackson Pollock.

Je réalisai alors que Lacey dégoulinait de sang.

Je dus faire appel à tout mon sang-froid pour retenir ma main libre de monter à ma bouche. Pendant tout le trajet, j'avais réfléchi à ce qui pouvait se passer, mais placé devant l'évidence – ou ne



serait-ce que le début de l'évidence – de ce qui était arrivé à une fille que j'aimais comme la mienne, je sentis une dizaine de sentiments m'envahir d'un coup.

Ce n'était pas ce qui l'aiderait pour le moment. La seule chose à faire, c'était de la sortir d'ici.

Je remis le cran de sûreté de mon arme en place et la rangeai dans la poche de mon manteau. Ensuite, je me dirigeai lentement vers les garçons et Lacey, espérant ne pas la faire sursauter.

Pas un instant je n'avais cessé de surveiller le vestibule, prêt à saisir mon arme si nécessaire. Mais personne ne paraissait menaçant. En fait, personne ne nous regardait. L'homme derrière le comptoir s'était remis à feuilleter des reçus comme si de rien n'était, comme s'il lui arrivait souvent de se faire braquer.

À vrai dire, c'était peut-être le cas.

« Lacey, dis-je de la voix la plus douce, la plus neutre possible.

— Un mec lui a fait du mal, oncle Bill. »

Keith Grimshaw, ce petit gars qui n'avait même pas encore fait sa poussée de croissance, parla si fort qu'on l'entendit à coup sûr jusque dehors. Je n'avais jamais vu ce gamin – onze ans et pas encore habitué aux vices de ce monde – aussi en colère.

« Faut qu'on appelle les flics. Faut...

— Pas maintenant », répondis-je de la même voix calme.

Je jetai un coup d'œil à Jimmy. La dernière chose dont nous avions besoin, c'était qu'il encourage Keith. Je devais d'abord les sortir de cet horrible endroit.

Le regard de Jimmy se posa sur le mien. Nos yeux étaient au même niveau à présent, et les siens exprimaient un calme encore plus grand que le mien. Mais son expression avait quelque chose d'adulte, de déterminé, que je n'avais encore jamais vu. Et puis elle disparut. Sa lèvre inférieure trembla.

« Je suis désolé, dit-il. Je ne...

— Jim m'a sauvée, oncle Bill », intervint Lacey, s'exprimant pour la première fois.

Sa voix était claire, son menton, levé.

« Il a tabassé le type et l'a obligé à partir. Jim m'a sauvée. »

Voilà pourquoi tous trois descendaient ensemble l'escalier. Jimmy s'était débrouillé pour la sortir d'une de ces chambres là-haut. Je préférerais ne pas savoir comment il avait fait. Pas ici, en tout cas. Il fallait que je les emmène loin de cet endroit.

« Oncle Bill », dit Keith.

Je devinai ce qu'il allait dire. C'était un bon gamin, bien élevé. Il croyait encore que la police pouvait l'aider. Ou pour être plus exact, il croyait qu'elle était prête à le faire.

Faute de paroles réconfortantes à leur offrir, je fis taire Keith. Ensuite, je me penchai vers Lacey et la soulevai. Elle était plus légère que je le pensais, et la paume qui soutenait ses cuisses se retrouva aussitôt visqueuse de sang.

*Oh, petite fille, pensai-je. Qu'est-ce qu'il t'a fait, ce salopard !*

Je chassai aussitôt cette pensée.

Je sortis le corps de Lacey de cet hôtel épouvantable et l'emmenai dans la froide et faible lumière du soleil, Jimmy et Keith sur les talons.

Les garçons m'aidèrent à hisser Lacey à l'arrière du fourgon, puis ils s'assirent de chaque côté d'elle comme s'ils devaient encore la défendre.

Je m'essuyai les mains sur mon manteau afin de pouvoir tenir fermement le volant, puis je conduisis cette gamine de treize ans, salement amochée, et ses jeunes anges gardiens, à l'hôpital le plus proche.

La dernière fois que j'avais amené une femme gravement blessée à cet hôpital, Laura Hathaway m'accompagnait. Laura – riche, blanche, le bras long – avait fait en sorte que les médecins agissent avec plus de rapidité et d'efficacité que j'aurais jamais pu en obtenir d'eux.

Il faut dire que la blessée avait subi un avortement clandestin, ce qui, aux yeux d'un médecin, faisait d'elle une criminelle.

Lacey avait été violée.

J'espérais que cette réalité – et son âge – faciliteraient les choses.

Mais j'avais encore besoin de Jimmy et Keith auprès de moi, afin que personne ne me prenne pour celui qui l'avait brutalisée.

Contrairement à la dernière fois, je connaissais le chemin des urgences. Je roulai le plus vite possible, choisissant d'emprunter les grandes artères car je savais qu'elles seraient déblayées. J'avais dû laisser les garçons veiller sur Lacey ; mais à présent, il fallait également que je les informe de ce que nous allions faire.

« Quand nous arriverons là-bas, je l'accompagnerai seul. L'hôpital ne laisse pas les enfants entrer dans les salles d'examen.

— Smoke, dit Jimmy. Il n'est pas question que je parte...

— C'est la règle dans les hôpitaux, Jim. »

Je m'engageai dans la rue la plus proche de l'entrée des urgences. Comme la surface de la chaussée avait été entièrement déblayée, j'accélérai.

« Je préférerais qu'on ne se dispute pas à ce sujet et que Lacey soit prise en charge le plus vite possible.

— Je vais bien, oncle Bill. Tu n'as qu'à me ramener à la maison », dit Lacey.

Sa voix était tremblotante et fatiguée. Elle n'allait pas bien du tout.

« Pas question.

— Alors tu ne diras rien à mon père.

— Il faut tout raconter à papa ! »

Keith était encore trop agité à mon goût.

« Non, s'il te plaît, dit sa sœur. S'il te plaît.

— Ne t'en fais pas pour ton père, je m'en charge », dis-je.

Je tournai dans l'étroite voie d'accès et dépassai à toute vitesse le petit panneau URGENCES avec sa flèche rouge.

« En fait, Jim, quand nous arriverons, il faudra que tu appelles Althea et Franklin. Fais-les venir le plus vite possible.

— Et les flics aussi », dit Keith.

Il ne voulait vraiment pas laisser tomber.

« Je ferai en sorte qu'on coince ce salaud, lui répondis-je.

— Oncle Bill. »

Lacey paraissait fatiguée. Je me demandai combien de sang elle avait perdu jusqu'à maintenant.

« Ramène-moi à la maison. Tu raconteras tout à maman.

— C'est bon, on est arrivés. »

Je stationnai le fourgon juste à côté de l'entrée des urgences, puis je sortis et rangeai mes clés dans ma poche où je les entendis tinter contre le pistolet. Je ne pouvais rien faire à ce sujet pour le moment.

Jimmy sortit à son tour et tint la portière ouverte. Lacey, la tête baissée, frissonnait. Jimmy avait posé son manteau sur ses épaules et Keith avait étendu le sien sur ses jambes.

Lorsque je tendis la main, l'adolescente recula avec une grimace. J'espérai que c'était par désaccord plutôt que par peur d'être touchée.

« Non », fit-elle, la voix tremblante.

Ignorant ses protestations, je posai un pied à l'intérieur du fourgon puis je glissai les bras sous son corps et l'attirai contre moi. Ses tremblements augmentèrent et elle ferma les yeux. Une larme roula sur sa joue puis se mélangea au sang qui souillait son visage, ce que je n'avais même pas eu le temps de remarquer. Du sang couvrait aussi ses cheveux soigneusement lissés, et le coin de sa bouche enflait.

Ce salaud l'avait frappée, et plus d'une fois.

La colère que je contenais augmenta, mais je la ravalai. Je sortis doucement Lacey du fourgon en lui parlant d'une voix apaisante.

« Oncle Bill », dit-elle.

Je me demandai si elle voulait m'empêcher de l'emmener à l'intérieur ou si elle était soulagée que je l'aie retrouvée. Se rendait-elle même compte qu'elle avait parlé ?

Je pivotai et longuai le trottoir bien déblayé jusqu'aux portes principales sur lesquelles était inscrit ACCÈS RÉSERVÉ AUX URGENCES en sobres caractères rouges. Les portes, qui avaient été automatisées depuis ma dernière visite, s'ouvrirent devant moi. Au contraire de la dernière fois cependant, personne ne nous accueillit.

« J'ai besoin d'un coup de main », criai-je.

Un aide-soignant blanc en blouse bleue sortit la tête d'une des salles de soins les plus proches.

Ensuite, il disparut et je sentis cette colère que je refoulais monter à la surface. Je m'apprêtais à crier de nouveau lorsqu'il sortit en poussant un lit à roulettes.

Je me précipitai vers lui et déposai Lacey sur le lit. Je remontai ensuite les barres d'un côté, au cas où elle chercherait à descendre. L'aide-soignant fit de même du sien.

« Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Elle a été sauvagement battue. Et violée, je pense. Je n'en suis pas certain. Mon fils m'a appelé à l'aide...

— C'est l'un de vous, les garçons ? demanda l'aide-soignant à Jimmy et Keith.

— Oui, répondit Jimmy en venant se placer à côté de moi. Le gars était sur elle quand je suis arrivé.

— Jimmy m'a sauvée », répéta Lacey très faiblement.

L'aide-soignant baissa les yeux vers elle. Sa peau était devenue grise et elle fermait les yeux.

« Je crois qu'elle perd beaucoup de sang », dis-je.

L'homme hocha la tête puis commença à manœuvrer le lit. Jimmy saisit l'arrière, aussitôt imité par Keith. Tous ensemble, nous poussâmes le lit en direction d'une des salles de soins.

« Je suis désolé, les garçons, dit l'aide-soignant. Mais j'ai bien peur que vous ne puissiez pas aller plus loin. Et vous, monsieur, vous êtes son père ? »

— Son oncle, mentis-je.

— Alors vous pouvez nous accompagner si vous le souhaitez, mais vous n'avez peut-être pas envie de voir...

— Je viens », répondis-je, alors que nous poussions le lit à l'intérieur de la petite salle.

J'étais content qu'on s'occupe de Lacey ici plutôt que dans une des zones publiques.

Comme les garçons ne partaient pas, je les regardai.

« Allez passer vos appels, s'il vous plaît.

— Non », murmura Lacey.

Je préférerai ignorer son intervention.

« Jim, poursuivis-je, quand tu les auras contactés, appelle Marvella. J'ai besoin d'elle. »

Marvella Walker était ma voisine. Elle s'occupait de victimes de viol et aidait certaines femmes à recourir à un avortement sans danger. Elle savait leur porter secours de façons qui m'étaient tout à fait mystérieuses.

« Et Laura ? demanda Jim.

— Non, pas tout de suite. »

J'espérais bien n'avoir jamais besoin de l'appeler. Je le ferais uniquement si je rencontrais des problèmes. Les contacts de Laura garantiraient à Lacey des soins adaptés mais pour le moment, la situation ne me paraissait pas impossible à gérer.

« Si nous avons besoin d'elle, je lui téléphonerai.

— D'accord », répondit Jim.

Deux infirmières nous avaient rejoints. Je m'aperçus que l'aide-soignant était parti, peut-être chercher davantage de collègues. Une infirmière examinait la tête de Lacey afin de localiser sa blessure.

« Ce sang sur sa tête, dit Jimmy. C'est celui du type. Je l'ai frappé vraiment fort. »

Tous les regards se tournèrent vers lui. Certes, il avait commencé sa poussée de croissance, mais il était encore loin d'atteindre un

mètre cinquante ! Je n'avais pas vraiment réfléchi à cela : comment une personne aussi petite que Jimmy pouvait se défendre contre un homme adulte ?

« Tu ne peux pas rester ici », lui intima l'infirmière.

J'eus très envie de lui crier dessus, mais je me retins juste à temps. Je faillis lui répondre que nous avions besoin de lui, qu'il savait des choses que nous ignorions, et puis je pensai à Lacey. Elle ne voulait sans doute même pas que je reste ici ! Dès lors, son cousin et son frère encore moins.

« J'y vais, dit Jimmy.

— On n'a pas d'argent pour le téléphone », me rappela Keith en glissant la tête à l'intérieur de la pièce.

Je commençais à chercher de la monnaie dans ma poche lorsque Jimmy l'attrapa par le bras.

« J'en ai assez, dit-il en l'entraînant. Il y a une salle d'attente, pas vrai ?

— Je vous y retrouverai », dis-je.

Puis je retournai mon attention vers Lacey qui repoussait les infirmières.

« Je suis là, Lace, la rassurai-je en prenant sa main droite.

— Oncle Bill, dit-elle sans ouvrir les yeux.

— Elle saigne beaucoup », signalai-je à l'infirmière en face de moi.

Cette femme, âgée de la trentaine, avait les traits figés et les yeux tristes.

« Il faut agir vite, insistai-je.

— D'après votre garçon, le sang n'est pas le sien.

— Sur sa tête, précisai-je en essayant de ne pas paniquer. Mais regardez ses bottes. »

Toutes deux étaient couvertes de traces presque noires. Une partie du sang sur les jambes de Lacey était en train de sécher cependant. J'espérai que c'était bon signe.

« Quel âge a-t-elle ? » me demanda l'autre infirmière.

Elle tendit la main vers la jupe de Lacey qui se recroquevilla aussitôt.

« Ça va aller, ma chérie, dit-elle. Tu veux bien la soulever pour moi ? »

Sa voix était très tendre. Lacey prit le bord de sa jupe avec ses mains contusionnées et la souleva un tout petit peu. Ses sous-vêtements avaient disparu. Je détournai les yeux.

« C'est bien, dit l'infirmière. Quel âge as-tu, ma douce ? »

Lacey secoua la tête et enfouit le visage dans l'oreiller. La première infirmière en profita pour examiner l'arrière de son crâne. Il avait laissé deux taches de sang sur la taie d'oreiller.

« Treize ans et demi, répondis-je. Son anniversaire est en juin. »

Difficile de dire pourquoi j'avais ajouté ce « demi ». Peut-être voulais-je que Lacey soit plus âgée. Peut-être la voulais-je plus capable d'affronter ce qui l'attendait. Quoi qu'il en soit, la stupéfaction de l'infirmière me surprit.

« Treize ans ? Pauvre petite. »

Elle posa la main sur le front de Lacey.

Pauvre petite, en effet.

« Où a-t-elle été agressée ? demanda-t-elle.

— Dans un immeuble près de son école, répondis-je en espérant que cette information suffirait. Je suppose que les garçons ont vu l'homme la prendre à part et...

— Jim m'a sauvée », dit Lacey.

Elle s'écarta de l'oreiller, ainsi que des mains douces qui examinaient ses blessures. Ses yeux étaient ouverts et un peu hagards.

« Il est encore là ?

— Il est parti appeler tes parents, ma chérie, dit doucement l'infirmière.

— Non ! »

Sa collègue était partie et je ne l'avais même pas remarqué. Cela prouvait combien j'étais secoué.

La voilà qui revenait à présent, un médecin blanc sur les talons. Heureusement, ce n'était pas celui que j'avais rencontré presque un an plus tôt. Cet homme était plus jeune, et ses cheveux noirs effleuraient son col.

« C'est votre fille ? me demanda-t-il.



— Ma nièce.

— Vous ne voulez sans doute pas assister à l'examen. Pourriez-vous attendre dans le couloir ?

— Oncle Bill. »

Lacey attrapa ma main et la serra fort.

« Ne me laisse pas avec lui, oncle Bill. »

Des larmes coulaient de ses yeux. Elle ne voulait pas se retrouver seule avec un inconnu, même s'il était là pour l'aider. L'auscultation avait déjà commencé.

« Je préfère rester si ça ne vous dérange pas. Je regarderai ailleurs.

— J'ai des papiers à vous faire remplir, dit l'infirmière. Juste dans le couloir. »

Je secouai la tête.

« Lacey a besoin que je reste. »

De toute façon, elle ne me lâcherait pas la main.

Lorsque le médecin tendit la main vers sa jupe, le corps tout entier de Lacey se convulsa. Elle se mit ensuite à lui envoyer des coups de pied, sans crier, les lèvres serrées.

Le médecin recula, sa blouse blanche tachée du sang foncé qui couvrait les bottes à talons hauts.

« Il est là pour t'aider », dis-je en l'attirant vers moi.

Je fis un geste vers ses jambes, mais Lacey repoussa mon bras de sa main libre.

« On n'y arrivera pas comme ça, dit le médecin aux infirmières. Elle n'est pas près de se calmer, et j'ai besoin de l'examiner immédiatement. »

Lacey avait cessé de donner des coups de pied, mais elle s'était rapprochée de moi, tout le corps en alerte. Elle avait tiré le drap sur elle et foudroyait le médecin du regard.

« Ne le laisse pas me faire du mal, oncle Bill.

— Je suis là. »

Je regardai le médecin avec impuissance.

« Nous allons l'endormir. »

Il gardait ses distances à présent, et arborait un air calme. Il ne semblait pas du tout contrarié par sa réaction.

« Ensuite, je pourrai l'examiner. Vous connaissez son groupe sanguin ?

— Non », répondis-je, le cœur serré.

Le médecin se rapprocha de Lacey pour inspecter son visage cette fois. Sa joue enflait, elle aussi. Lorsqu'il tendit la main, Lacey le frappa violemment. Elle lâcha ma main, se tourna vers lui et lui lança des coups de poing et des coups de pied en soufflant par la bouche.

Le médecin ne la toucha pas. De toute évidence, il avait l'habitude.

Je tendis les bras et attrapai les mains de Lacey, qui restait étonnamment forte. Elle ne cessait d'agiter les bras et les jambes, et du sang rouge – du sang frais – tachait les draps blancs du lit.

« Lacey, ma puce, c'est moi, oncle Bill. Ça va, ça va aller. »

Elle se tourna vers moi.

« Oncle Bill ? Ne le laisse pas me faire du mal, oncle Bill. »

C'était pourtant ce que j'avais fait. Si j'avais écouté Jimmy...

« Ne t'inquiète pas, dis-je. Nous allons t'aider. »

Elle commença à trembler violemment et cessa de donner des coups de pied.

« Je reste avec elle », dis-je au médecin.

Il hocha la tête d'un air sombre.

« Je crois que vous n'avez pas le choix. »

Lorsque ses parents arrivèrent, Lacey était au bloc opératoire. Le médecin n'avait même pas utilisé son speculum. L'adolescente était à peine inconsciente qu'il l'avait rapidement examinée et conclu que son cas était trop grave pour être traité dans cette simple salle d'examen.

Lacey n'avait pas lâché ma main, même en s'endormant ; aussi j'avais dû détacher ses doigts un à un des miens. Ils étaient couverts de bleus et de sang. Son index droit n'avait plus d'ongle. Les autres, soigneusement vernis la veille au soir d'un blanc impeccable, étaient cassés et abîmés.

Pauvre petite. Elle s'était débattue comme un diable.

Resté dans la salle d'examen après son départ, je remplis la paperasse et signai des formulaires autorisant son opération, bien conscient que rien de tout cela n'était légal ; mais Franklin serait bientôt là pour tout remettre en ordre.

Les infirmières nettoyaient la salle sans me parler, ce dont je leur étais reconnaissant. Je devais me concentrer de toutes mes forces pour remplir ces formulaires. Leurs petits caractères noirs sur fond blanc dansaient devant mes yeux et me demandaient des renseignements que j'ignorais.

Je signai tout de même le formulaire de consentement. C'était celui qui préoccupait le plus les infirmières. Elles devaient le récupérer avant que Lacey n'entre dans le bloc opératoire, une procédure dont je ne me rappelais pas avoir entendu parler les dernières fois que j'étais entré dans un hôpital. Je croyais me souvenir qu'on faisait passer l'opération avant les signatures. De fait, la plupart du

temps, soit je n'étais pas un parent du patient, soit j'étais le patient lui-même et trop souffrant pour signer quoi que ce soit.

Cette fois encore, la tâche fut ardue. Ma main tremblante faillit écrire *William T. Dalton*, mon véritable nom d'état civil. Je m'arrêtai au sommet du *T* et soulevai la pointe du stylo à la dernière seconde. Je ne m'appelais pas William T. Grimshaw d'après mon permis de conduire, mais William Grimshaw, sans initiale au milieu, et c'était ainsi que je signalais n'importe quel document depuis deux ans.

Le fait que j'aie failli griller ma couverture montrait combien j'étais ébranlé.

Lorsque j'eus signé le formulaire de consentement et que Lacey partit tout droit au bloc, je restai assis quelques minutes, le visage caché derrière ma main. J'avais vu beaucoup de choses dans ma vie, et traversé beaucoup d'épreuves, mais aucune ne m'avait secoué de cette façon – du moins au cours de ma vie d'adulte.

Peut-être était-ce la goutte d'eau qui faisait déborder le vase après une année difficile. Peut-être étais-je sous le choc après avoir vu le joli visage de Lacey enflé et contusionné, son regard vague et terrifié.

Peut-être étais-je secoué parce que je savais que cette fillette, cette petite insolente intelligente et téméraire, ne serait plus jamais la même.

Je clignai des yeux de toutes mes forces contre ma paume, déglutis plusieurs fois et faillis bondir de ma chaise quand une main toucha mon épaule.

Je pivotai, prêt à me battre, mais ce n'était que la première infirmière, la trentenaire. Elle me regardait avec beaucoup de compassion.

« Elle va s'en sortir, monsieur Grimshaw. Le docteur Fahey est un de nos meilleurs médecins. »

Je secouai la tête, pas certain de pouvoir parler. Je déglutis de nouveau, me raclai la gorge et voulus la contredire. Mais je n'étais même pas capable d'exprimer ce que je pensais.

« Merci, répondis-je avec sincérité. Merci de l'avoir aidée.

— Une gamine aussi jeune, dit-elle doucement. Tous ces trucs sur les droits civiques n'ont rien changé, pas vrai ? »

Il me fallut un moment pour comprendre ce qu'elle voulait dire. Pendant la plus grande partie de notre histoire aux États-Unis, des femmes noires avaient été violées, d'abord par leurs propriétaires, puis par les hommes qui les trouvaient arrogantes.

« Oh si, les choses ont un peu changé. J'ai pu l'amener ici, et le docteur Fahey l'a prise en charge sans poser une seule question. »

L'infirmière sourit. Je m'aperçus alors qu'elle m'avait fait sortir de ma réserve et distrait au moins quelques instants. Je n'avais pas l'habitude qu'on me cerne aussi facilement, mais il faut dire que je n'avais pas non plus l'habitude d'être aussi près de craquer.

« Elle va s'en sortir, monsieur Grimshaw, répéta-t-elle avec beaucoup de conviction. Elle peut compter sur ces petits garçons qui sont venus la défendre, et elle peut compter sur vous. Elle a une bonne famille. C'est ça qui l'aidera. »

*Ce n'est pas ce qui l'a aidée ces derniers temps*, faillis-je répliquer, avant de comprendre que ce n'était pas vrai. Il arrivait des ennuis à tout le monde, et si Lacey était à l'hôpital, c'était grâce à sa famille. Grâce à Jimmy qui avait eu assez de présence d'esprit pour la sauver.

Jimmy, qui continuait à se montrer fort dans la zone des urgences.

Je ne pourrais pas m'appuyer sur ce garçon de onze ans indéfiniment.

Je remerciai l'infirmière et finis de remplir la paperasse tout en sentant mon calme revenir. Un calme superficiel du moins. J'étais maintenant capable de laisser mes émotions de côté. Je les analyserais une fois que je saurais ce qui était arrivé à Lacey, et comment cela avait pu se produire aussi près de l'école.

J'avais beaucoup de questions à poser, et il allait me falloir beaucoup de réponses.

Lorsque j'entrai dans la salle d'attente au bout du couloir, j'étais à nouveau maître de moi-même. J'avais passé des heures dans cette pièce le printemps dernier, et elle n'avait pas beaucoup changé. Quelqu'un avait dû fumer cigarette sur cigarette avant mon arrivée car l'air était d'un jaune grisâtre. Des journaux étaient éparpillés sur un des canapés ; on avait posé un pull rose et blanc sur le dossier d'une chaise.

Il n'y avait cependant personne dans la pièce, hormis Jimmy et Keith. Au moment où j'entrai, tous deux s'élancèrent vers moi et m'enveloppèrent de leurs bras. L'arme dans ma poche me rentra dans la hanche. Avant de faire tout ce que j'avais à faire, j'allais devoir sortir ce truc de mon manteau.

Je serrai les garçons un long moment dans mes bras, les mains posées sur leurs jeunes têtes. Il fallait que je commence par leur dire qu'ils avaient été phénoménaux. Ensuite, je devrais découvrir ce qu'ils savaient, et pourquoi Lacey et eux n'étaient pas à l'école cet après-midi-là.

J'attendis qu'ils s'écartent d'eux-mêmes. Ils devaient être salement traumatisés. J'étais épaté qu'ils aient tenu le coup jusque-là. Ces garçons à peine adolescents venaient de passer un mois ou deux à essayer de prouver qu'ils étaient très grands. Mais cette agression avait brutalement mis fin à leur petit numéro ; du moins eux-mêmes n'y croyaient plus.

Jimmy s'écarta finalement de moi et Keith l'imita. Frêles et trop minces, ces deux petits garçons qui devaient peser quarante kilos tous mouillés avaient sans doute sauvé la vie d'une jeune fille.

« Comment elle va, Smoke ? » demanda Jimmy.

Il se dirigea vers le canapé le plus proche en tirant sur son T-shirt taché de sang et tout de traviole. Je faillis lui demander où était passé son manteau, et puis je me rappelai qu'il l'avait donné à Lacey et que l'infirmière l'avait mis dans un sac avec le reste de ses vêtements.

« Elle est au bloc opératoire. Nous le saurons dans quelques heures.

— Ils sont en train de l'opérer ? » s'alarma Keith.

Une trace de sang avait séché sur sa joue. On aurait dit qu'il s'était essuyé la main sur la figure.

Je tâtai ce sang et le grattai doucement avec l'ongle.

« Est-ce que ça va, les garçons ? demandai-je le plus calmement possible. Cet homme ne vous a pas fait de mal, j'espère ?

— Il ne s'est pas approché de moi, répondit Keith. Je l'ai vu sortir de l'hôtel en courant. Il perdait vachement de sang. »

Je n'avais même pas remarqué de traînée sanglante sur le verglas tant j'étais pressé d'entrer dans cet hôtel.

« Je l'ai frappé très fort avec un tournevis sur la tête, dit Jimmy. Je lui ai donné plein de coups, le plus fort possible, pendant que Lacey, elle lui donnait des coups de pied. Il a attrapé son pantalon et filé vers la porte. Il avait du mal à l'enfiler parce qu'il courait en même temps. Je l'aurais bien poursuivi, mais il avait blessé Lace.

— Tu as fait un super boulot », constatai-je, abasourdi.

Jimmy avait bel et bien sauvé Lacey.

« Où avais-tu trouvé ce tournevis ? »

Cette question était secondaire, mais je ne parvenais pas à me concentrer sur les événements les plus pénibles de ce qu'il avait à me raconter ; pas tous en même temps, du moins.

« Je l'avais apporté au cas où que, Keith et moi, on aurait eu besoin d'ouvrir le casier de Lace. »

Comme toujours en temps de crise, il recommençait à faire des fautes de grammaire.

« Son casier ? »

Je ne voyais pas du tout le rapport entre ce casier et le reste.

Jimmy s'apprêtait à me répondre lorsque la porte de la salle d'attente s'ouvrit brusquement. Franklin entra en trombe, et le froid extérieur pénétra dans la pièce. Il était costaud, quoique pas autant que moi, mais la panique lui donnait l'air encore plus imposant.

« Où est Lacey ? »

— Tu n'es pas passé par l'accueil ?

— Si, on m'a dit qu'elle était au bloc ; mais c'est à toi que je voulais demander de ses nouvelles. »

Il laissa la porte claquer derrière lui, toujours emmitoufflé dans son manteau. Il n'avait même pas enlevé ses gants. Le froid extérieur lui avait rougi le visage.

« Elle est au bloc, Franklin, répondis-je en le prenant par le bras afin de l'éloigner de la porte.

— Est-ce qu'elle va mourir ? »

Il n'avait pas encore vu les garçons blottis l'un contre l'autre près d'un des canapés.

« Je ne crois pas, non. »

Il laissa échapper un puissant soupir, comme s'il retenait son souffle depuis longtemps.

« Merde, mais qu'est-ce qui s'est passé, Smokey ? J'envoie ma petite fille à l'école ce matin et je la retrouve à l'hôpital ! »

Je n'étais pas prêt à répondre à cette question – pas formulée de cette façon, en tout cas.

« Où est Althea ? »

— En chemin.

— Est-ce que tu as rempli les papiers ? Parce que je m'en suis chargé et, tu sais, ce n'était sans doute pas une bonne idée. »

Il cligna des yeux, fronça les sourcils puis il hocha la tête, signe qu'il m'avait enfin compris.

« Tu crois qu'ils me donneront des réponses ? » me lança-t-il en sortant de la salle d'attente.

« Il est vraiment contrarié, murmura Keith. Est-ce qu'il est fâché contre nous, oncle Bill ? »